

Anciens et Modernes face aux pouvoirs. L'Église, le Roi, les Académies (1687-1750). Sous la direction de CHRISTELLE BAHIER-PORTE et DELPHINE REGUIG. Paris, Honoré Champion, « Les Dix-huitièmes siècles », 2022. Un vol. de 345 p.

Ce volume rassemble les dix-neuf communications d'un colloque qui, dans le sillage de précédents colloques – *D'un siècle à l'autre* (1986), *Écrire et penser en moderne* (2015) –, entend reconsidérer l'excessive polarisation associée à la querelle des Anciens et des Modernes par une historiographie qui en a longtemps pris la scénographie polémique à la lettre. C'est dans cette perspective qu'il faut comprendre l'espace chronologique choisi : 1687-1750. Concentrer l'éclairage sur l'offensive de Ch. Perrault faisant lire *Le Siècle de Louis le Grand* devant l'Académie française, en 1687, d'une part, sur la Querelle d'Homère (1714), d'autre part, invite en effet à interpréter ces deux moments comme les indices d'une « crise » dont la notion de « modernité » serait le symptôme et dont la simple réduction à un conflit entre « Classicisme » et « Lumières » marquerait l'insignifiance. C'est se laisser tromper par une fiction montée en « machine de guerre » comme le montre la contribution de Larry Norman qui ouvre le volume. Les trois néologismes – Absolutisme, Académisme, Classicisme – à partir desquels le XIX^e siècle a construit cette fiction pour désigner des forces réactionnaires continuent de fonctionner comme des véritables « remparts critiques » qui nous empêchent d'apprécier correctement les lignes de fracture, les alliances et l'originalité des positions telles qu'elles se présentent au sein de la Querelle. Aussi Larry Norman suggère-t-il de prendre du recul et d'aborder la Querelle comme un « jeu de société » où Anciens et Modernes jouent avec ces trois termes. Il apparaît alors qu'en ces lieux de débats que sont les Académies, toutes destinées à promouvoir le rayonnement du pouvoir royal, chacun s'applique à penser ce qu'impliquent son statut, sa fonction, et à évaluer la marge d'autonomie de ses productions. Et si le jeu révèle la souplesse des positions partisans au sein des échanges, voire un certain plaisir à surjouer l'affrontement, ce n'est pas que ces débats seraient sans enjeux ni profondeur, c'est qu'il importait de les rendre accessibles et séduisants au public mondain.

La suite du volume s'organise en cinq sections. La première s'intéresse aux problématiques éditoriales. Que se passe-t-il lorsqu'on envisage la Querelle sous l'angle de la publication ? On [M. Bombart, G. Turnovky] observe que la dynamique de cette publication est parisienne, et orientée vers le public mondain : le *Mercure galant*, auquel Fontenelle contribue, s'attache en particulier à mettre en scène la Querelle comme sujet d'actualité pour un lectorat non savant, notamment féminin. Mais on observe aussi, ce n'est pas anodin, que les démarches éditoriales, loin de se concentrer sur la stricte polémique, comme c'était le cas pour la Querelle du *Cid*, s'inscrivent dans des démarches beaucoup plus larges dont les enjeux ne sont pas strictement ceux de la Querelle. Et lorsqu'on se tourne du côté de la Censure [L. Macé], ce qui frappe, c'est l'étroite collaboration entre Anciens et Modernes, toutes disciplines confondues, pour favoriser les échanges entre le Bureau de la Librairie et les Académies et promouvoir, en quelque sorte, une auto-censure interne au champ des lettres. La seconde section rassemble cinq études autour de la poétique, de la rhétorique et de la linguistique. Si la Querelle d'Alceste autour de Quinault (1674) peut être présentée comme le prologue de la polémique lancée par Perrault en 1687, l'étude qu'en présente R. Zaiser montre que, même si Racine se présente comme le bras armé de l'originalité des anciens, il n'hésite pas, dans *Iphigénie*, par exemple, à s'écarter du texte original d'Euripide pour satisfaire son public tandis que Perrault défend l'*Alceste* de Quinault au nom de la poétique aristotélicienne. En d'autres termes, on aurait tort de se laisser prendre au piège de deux poétiques opposées lorsque se trouve en jeu l'exploration d'un champ littéraire dont il s'agit de repenser intelligemment les procédés.

Les lignes de partage se brouillent également dans l'espace de l'éloquence sacrée lorsque s'élève la question de savoir si la prédication doit privilégier une persuasion inspirée par la

raison au détriment de l'imagination. La complexité des textes et des arguments, le déplacement des points de conflit interdisent de présenter cette courte querelle (1694-1704) comme affrontement des Anciens, tenants de la rhétorique, et des Modernes, défenseurs de l'ordre géométrique. Dans la fine étude qu'elle en propose, C. Noille met précisément l'accent sur l'hétérogénéité qui travaille les textes eux-mêmes. On retiendra qu'Arnauld, par exemple, en défendant la rhétorique dont il avait théorisé la limite dans la *Logique* de Port-Royal, et en soulignant la nécessité de préserver un domaine où les lois de l'imagination l'emportent sur l'esprit géométrique, ne sauve pas seulement la rhétorique, il esquisse un espace – celui de la Littérature – appelé à s'étendre à toute la culture du texte. On ne s'étonnera pas, en revanche, que les positions soient plus marquées à l'Académie française où s'est joué le lancement de la Querelle. L'opposition y est nette entre Anciens et Modernes autour de la langue, de sa capacité à s'affranchir de l'héritage lexical du grec et du latin, de la question des néologismes et de l'introduction de nouveaux termes forgés dans les domaines des arts et des sciences. On [S. Tonolo] y observe toutefois un glissement significatif vers l'esprit des Modernes avec l'affirmation d'un principe d'évolution de la langue, l'adoption de l'ordre alphabétique dès la seconde édition du Dictionnaire et la publicité des débats. Ce glissement ne signifie pas que les Modernes dominent l'Académie, ni même qu'ils constituent un groupe uni sur toutes les questions. Unanimes lorsqu'il s'agit de défendre la langue française, ils se partagent lorsqu'il s'agit de décider s'il faut réaffirmer un modèle vocalique latin et, par-là, la dépendance de la langue française par rapport au latin et au grec, ou revendiquer une spécificité vernaculaire avec ses critères linguistiques propres. Du côté des Anciens, c'est précisément en rompant le lien de continuité qui existerait entre le latin et le grec, d'une part, en neutralisant d'autre part la notion de *langue morte* en faveur du grec, que Mme Dacier apporte des éléments de réflexion nouveaux à la question du « génie de la langue française ». Prenant quelque hauteur par rapport à la stricte Querelle d'Homère, G. Bencivenga montre comment A. Dacier dépasse ses propres scrupules philologiques et savants pour soutenir l'idée que la finalité de la traduction n'est pas linguistique, mais éthique : les images, les sentiments qu'introduit la lecture d'Homère dans l'esprit du lecteur lui rendent accessible une humanité que les mœurs modernes n'ont pas encore corrompue, de même que la puissance expressive de la langue d'Homère est capable de revivifier une langue française exténuée par la normalisation grammaticale et les contraintes de la politesse mondaine. De ces deux propositions, A. Dacier laisse le public libre de juger : c'est se placer, en accord sur ce point avec les Modernes, bien au-dessus de la Querelle telle qu'une certaine historiographie a pu la présenter.

La troisième section du volume évoque les Académies créées par le pouvoir après l'Académie française et devenues, tout autant qu'elle, lieux de débat. Néanmoins, ni l'Académie des inscriptions et médailles (avant qu'elle ne devienne Académie des inscriptions et belles-lettres), ni l'Académie de peinture ne sont entrées dans une Querelle des Anciens et des Modernes. La mission de propagande et de diffusion de l'image du roi à travers la composition des devises sur des médailles et autres pièces gravées dont est chargée la première soulève, certes, des débats concernant la langue – latin ou français ? – dans laquelle elles doivent être rédigées, mais, observe J.-R. Armogathe, il n'y a pas de querelle frontale. De la même façon, il serait inopportun d'interpréter comme relevant d'une opposition entre Anciens et Modernes les débats relatifs à la couleur et au dessin qui animèrent la seconde, non plus que les tensions autour de la notion de « modèle d'autorité ». Cela, même s'il est possible, comme le souligne M. Cojanot Le Blanc, que le contexte théorique de la Querelle ait favorisé une pensée critique et une conception nouvelle de la peinture comme de la sculpture. L'Académie des sciences, en revanche, peut à bon droit être considérée comme une tribune en faveur de la modernité [M.-S. Seguin] : les partisans des infiniment petits y imposèrent le nouveau calcul, et l'Histoire de cette Académie, telle que la rédige Fontenelle, en fait un espace de savoir accessible à un public élargi. De toutes les Académies, elle est assurément la plus moderne et la seule qui puisse

rivaliser avec la Royal Society de Londres. Non seulement les sciences occupent une place majeure au cours de la Querelle, mais elles apportent une force déterminante au discours des Modernes comme le montre P. Duris qui analyse la réponse de W. Woton à W. Temple dont *l'Essay upon the Ancient and Modern Learning* exporte la Querelle en Angleterre.

La quatrième section aborde les problématiques théologiques par la controverse sur la morale [J.-P. Gay] qui pose la question de la place de la théologie face aux pouvoirs nouveaux de la littérature et de la redistribution des positions sociales parmi les auteurs. On y voit – ce qui confirme la nécessité de s'intéresser au temps long – une littérisation des polémiques religieuses ouvrant sur un mouvement progressif de sécularisation. Dans cette perspective, il était opportun d'interroger l'attitude de Malebranche face à l'autorité des textes sacrés [R. Carbone], tant il est évident que la pensée de Malebranche innerve celle des Modernes. Malebranche, qui n'admet d'autres règles que celles de la raison en philosophie, réaffirme cette position au regard de la théologie tout en soulignant que les Écritures, s'adressant à tous, sont contraintes d'employer le langage de l'imagination, et que les Pères, contraints de réfuter les erreurs de leurs adversaires, doivent être interprétés compte tenu de ces polémiques. Pas plus que Malebranche Saint-Évremond, comme le rappelle C. Scotto di Clemente, n'est intervenu dans la Querelle des Anciens et des Modernes qui n'est, pour lui, qu'une sorte de fond d'écran permettant de développer la nécessité de prendre en compte une historicité à laquelle les Anciens n'échappent pas, non plus que ceux qui prétendent maintenir des sujets religieux sur la scène du théâtre : la scène doit être le lieu exclusif des hommes comme être de raison et de passions, non des dieux qui sont d'un autre temps.

Cette question centrale de l'historicité est de nouveau soulevée dans la dernière section du volume. Reconsidérant les postures de Racine au regard des textes anciens et du débat des valeurs, L. Forment admet, après A. Viala, l'efficacité sociale des « stratégies raciniennes », mais elle estime que l'essentiel, lorsque Racine s'oppose à l'historicité radicale des Modernes, relève d'un pari sur la puissance d'autonomie et la transhistoricité de la littérature. On regrette qu'A. Saudrais n'ait pas clairement pris en compte la question de l'historicité dans son analyse du progrès technique dans l'imaginaire de Ch. Perrault. Lorsque Perrault, fasciné par la supériorité des Modernes qu'illustre la mécanique, fait le bilan d'un âge – celui de Louis XIV et des Modernes – déjà sur le déclin, quelle théorisation de l'historicité esquisse-t-il ? Nouvelle autorité respectée, celle des femmes qui constituent un nouveau public et font l'objet d'une querelle que L. Stambul évoque au travers du duel Boileau (*Satire X. Contre les femmes*) / Perrault (*Apologie des femmes*), en mettant en lumière toute la complexité des agencements et des scénographies qui structurent, non le rapport de « chaque camp », mais des Anciens et des Modernes par rapport aux femmes ainsi qu'aux processus de domination et d'émancipation qui sont en jeu. Perrault reconnaît l'excellence des femmes en matière de goût, mais la place qu'il leur accorde dans la société demeure symbolique. On y verra le symptôme d'une résistance qu'il partage avec d'autres Modernes à l'égard d'une transformation radicale du rapport au passé. Il demeure que cette transformation est suffisamment forte pour favoriser, chez eux, une libération du langage littéraire dont J.-P. Sermain analyse le lien avec l'expression d'un idéal de liberté. Ainsi les *Contes* de Perrault, dans une écriture inédite, substituent à la mythologie un surnaturel pris aux sources de l'humanité, et présentent comme sympathiques des personnages astucieux qui parviennent à échapper à l'oppression d'un pouvoir tyrannique, tandis que Marivaux, dans des genres qu'il renouvelle, montre des personnages responsables de leur propre histoire et capables de se ménager, dans le domaine des mœurs, un espace de tranquille autonomie. Abordant les deux Querelles dans une perspective élargie, il montre comment leur réverbération politique tient à des évolutions dont Anciens et Modernes ne pouvaient mesurer l'ampleur, et qui aboutirent au triomphe d'un historicisme auquel nous sommes encore redevables aujourd'hui.

REVUE D'HISTOIRE LITTÉRAIRE DE LA FRANCE

Par sa cohérence et la richesse des analyses qu'il présente, ce volume invite le lecteur à penser la longue période 1694-1750 comme une période de débats et d'examens critiques intenses débouchant sur une conscience nouvelle du temps, du savoir, de la littérature, de la société. Dans ce sillage, il invite aussi à réinterroger ce qu'on appelle « les Lumières ».

CLAUDINE POULOUIN